

Une œuvre de Henry Bordeaux

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **47 (1918)**

Heft 7

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

l'enfance frivole mûrissent et fécondent une existence humaine. Certaines vies s'épuisent à vivre une idée, une ambition unique. Et jusqu'où remonte dans la vie humaine cette idée fondamentale? Quelle en a été l'intensité? Faut-il revenir jusqu'au berceau et surprendre dans le baiser maternel le concept initial de l'activité future? ou jusqu'au banc de l'école où pour la première fois l'enfant a pris contact avec la vie sérieuse?

C'est le mystère de la vie, si attrayant et si déconcertant que l'on ignore souvent le sien propre. Comment alors pénétrer celui d'autrui? Les apparences ne sont pas la preuve infaillible du vrai. Tant de choses nous échappent! et « nul ne sait, dit Maeterlinck, jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes ».

Séraphine BONGARD.

Une œuvre de Henry Bordeaux

Je viens de relire le délicieux roman *La Maison*¹, de Henry Bordeaux. La vive et réconfortante impression que j'en ai gardée est bien faite pour dissiper, momentanément du moins, les soucis et les tristesses de l'heure présente. Appelé à me prononcer et à faire un choix, c'est avec une conviction enthousiaste que je décernerais la palme à ce pur chef-d'œuvre de l'illustre écrivain savoyard. Un intérêt qui vous saisit dès la première page et qui vous tient haletant jusqu'à la dernière, des idées fortes, une noble thèse soutenue avec une maîtrise incomparable, des personnages si bien dessinés qu'une fois fixés dans la mémoire, ils n'en sortiront jamais plus, voilà, si je ne me trompe, les qualités transcendantes qui font un excellent roman. Et puis, que de réflexions profondes à glaner dans ce beau livre par les parents et les éducateurs chrétiens! Quels caractères merveilleusement tracés, grâce à cette pénétration psychologique si persuasive que M. Henry Bordeaux apporte dans l'éclosion de ses puissantes œuvres sociales! Ici, aucune trace de ces crises passionnelles dont les cœurs sortent meurtris, souillés ou gonflés par le remords; pas de douloureuses intrigues sentimentales dans lesquelles se complaisent de petites femmes dévoyées, en rupture de lien conjugal ou en mal d'adultère. M. Bordeaux met sous nos yeux des âmes d'élite, aux prises sans doute avec l'adversité et la malice des hommes, mais pour qui la religion, l'honneur, la délicatesse morale, le sens de la durée, de la continuité, de la responsabilité humaine ne sont pas des choses abolies ou des mots vides de sens.

La maison! Comme ce nom résonne agréablement à nos oreilles! Ne semble-t-il pas, au son de cet harmonieux vocable, que l'on

¹ Paris, Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière.

reconnaît quelque vieille demeure chère à notre enfance, berceau de notre famille, douceur de nos rêveries. Chacun de nous, est-ce atavisme ou imagination ? retrouve ainsi dans sa mémoire le souvenir d'une ferme rustique posée dans un calme paysage, sous les arceaux des grands arbres tutélaires. En fermant les yeux, des toits paisiblement inclinés sur des fenêtres songeuses s'évoquent nostalgiquement. Qui donc, las et désabusé des logements transitoires des villes où nous passons parmi des idées tourbillonnantes et des soirs sans lendemain, ne souhaite le repos d'un gris cottage champêtre, bercé de la chanson du vent et de frondaisons murmurantes, avec un large horizon de clochers amenuisés, de champs blonds, d'eaux vives et de vertes forêts !

Comme cadre de sa substantielle étude sociale, M. Bordeaux a choisi la Savoie, cette idyllique province française qu'il a marquée de son empreinte personnelle. Région admirable que ce pays de toutes les beautés naturelles, habité par une race forte et obstinée, fière de son passé, de ses gloires et de sa valeur !

La première partie du roman est intitulée : *Le Royaume*. Et c'est bien le foyer aux joies ineffables, le domaine séculaire, la modeste « gentilhommière » léguée par une vénérable lignée d'ancêtres que M. Bordeaux magnifie sous ce titre pompeux et hyperbolique. Avec quelle suprême élégance dans la simplicité il nous décrit la maison si accueillante d'aspect ; la vaste cuisine où trône Mariette, le « cordon bleu », avec son bonnet tuyauté ; le grenier encombré d'antiquailles, que chats et rats animent de leurs effroyables sarabandes nocturnes ; le salon aux meubles antiques, où les enfants pénètrent comme dans un temple ; la salle à manger qu'ornent les portraits des aïeux et des aïeules, vieux pastels aux tons effacés ; le jardin où pousse une exubérante végétation ; la fontaine que colombes et tourterelles roucoulantes effleurent de leurs ailes ; la vigne ensoleillée dont l'automne empourpre les pampres ; la châtaigneraie touffue égayée de la chanson des nids, et autres entours familiers du royaume ! Si tout le talent d'écrire, a-t-on dit, se ramène à l'art du détail, le talent de M. Bordeaux atteint ici sa plénitude, tant ce charmeur sait doré de poésie les choses les plus vulgaires ; mais chez lui, cet art délicat se dissimule, en ce sens qu'il n'y a ni saillie trop vive du mot, ni soulignement trop marqué de l'expression.

Passons maintenant aux heureux habitants de ce royaume en miniature : l'honorable famille des Rambert dont la dynastie plonge par de profondes et fortes racines dans la vigoureuse sève du terroir. Le pouvoir effectif devrait être exercé par le grand-père, alerte vieillard dont la verdeur anime encore le logis ancestral. Mais, par une singulière ironie du sort, cet aïeul marque une solution de continuité, une cassure dans la lignée. Imbu d'idées rousseauistes et voltaïriennes, ce n'est plus qu'un « roi fainéant ». Par sa mauvaise administration, son indifférence, son culte exagéré de l'individualité,

il laisse tomber en ruines le précieux héritage que lui ont transmis ses aïeux. Volontiers, pour satisfaire ses goûts de « nature » et sa fantaisie libre-penseuse, il renierait son ascendance. Aussi, rien de plus navrant que la facilité avec laquelle, en dépit de la déférence qu'on lui témoigne, il accepte sa déchéance. Car son fils, le docteur Rambert, n'a pas prévariqué, lui ; respectueux de la ligne droite, il a horreur des sentiers obliques. De « maire du palais », il est devenu, par la force des événements, le « roi » indiscuté et incontestable du patrimoine des Rambert. Aussi, voyez comme tout prospère sous son règne régénérateur. Pleinement conscient de ses responsabilités, des liens de solidarité qui l'unissent à ses prédécesseurs, il envisage la société, non pas en fonction de l'individu, mais en fonction de la famille. On devine chez lui un amour invétéré de l'ordre : chacun à sa place et chaque chose aussi. La hiérarchie, l'autorité, le respect, la tradition, un ensemble d'habitudes paisibles maintiennent dans les familles une pareille discipline. En un mot, le docteur Rambert est une force ; son pas seul la révèle à ses subordonnés.

Que dire de la mère, de cette douce M^{me} Rambert, gardienne attentive du foyer, ombre bienfaisante, toujours prête à se pencher sur les menus faits de l'existence quotidienne, si ce n'est qu'elle est l'âme de la maison, qui transparait comme la pensée sur le visage ! Elle y répand, avec sa grâce suave et la limpidité de son regard, la mesure qui concilie, l'harmonie qui apaise. Mieux que l'homme absorbé par la vie extérieure, elle assure le maintien des vertus familiales. Pour définir le rôle admirable de la mère chrétienne, M. Bordeaux a trouvé des accents d'une tendresse infinie. Et cette bonne vieille tante Bernardine, tante Dine, comme l'appellent si affectueusement l'escouade turbulente des petits neveux et des nièces, ne mérite-t-elle pas vraiment le titre de providence de la maison ? C'est à elle qu'on peut appliquer ces paroles de Renan : « Une bonne femme qui prie est plus près de la vérité que tous ces matérialistes aux affirmations impudentes. »

(A suivre.)



L'éducation physique et les études

Une large part faite à la formation corporelle nuit-elle aux études ?

Les exercices physiques pratiqués entre deux leçons sont recommandables à tous les points de vue. Ils n'exigent guère de travail intellectuel, reposent le cerveau et permettent à celui-ci d'être plus apte à agir pendant les leçons qui vont suivre. La discipline aide à la formation intellectuelle des jeunes gens et l'attention obligatoire collabore puissamment aux efforts du maître dans l'instruction des élèves.

Il est, d'autre part, hors de contestation que l'éducation physique donne à ceux qui la pratiquent une volonté mieux trempée et une dose plus forte de discipline.

Il apparaît donc que, en prélevant sur les heures de classe le temps requis à renforcer l'éducation physique, on rend l'enfant plus apte à profiter des leçons qu'il reçoit.